

LA REVUE MUSICALE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

JUIN-JUILLET

NUMÉRO 175

L'Exposition et la Musique



ON s'explique mal pour quelle mystérieuse raison une exposition d'Art et Technique a systématiquement écarté tout ce qui touche à la musique de son champ d'investigation. On nous avait annoncé la révélation de mille nouveautés sensationnelles dans le domaine du phono, de la radio, de la facture d'instruments, du film sonore, de la reproduction de la musique. Nous pensions que, dans les divers pavillons, nous aurions sous les yeux une documentation abondante et suggestive sur la vie musicale des divers pays, sur le développement de l'éducation des foules et de la jeunesse. Nous nous attendions à d'impressionnants rassemblements d'autographes et d'éditions rares et précieux.

Nous avons attendu, pour faire paraître ce numéro, — retardé, d'autre part, par le Festival de la S. I. M. C., organisé par nous au milieu des pires difficultés, — que l'aménagement des pavillons soit plus avancé et que nos envoyés nous apportent ces plans, ces schémas qui devaient permettre aux amateurs de choses musicales de se guider à travers les stands et de trouver les innombrables curiosités éparses susceptibles de les intéresser. Ce numéro devait être le corrolaire et la mise à jour de ceux que nous avons publiés sur « *la Musique Mécanique* », « *Géographie musicale 1931* », « *le Film sonore* »...

C'est avec une véritable consternation que nous avons dû nous

rendre à l'évidence : tous les peuples ont estimé que la musique n'entre pour rien dans leur prospérité industrielle et morale et les découvertes sur le plan sonore n'ont retenu l'attention de personne.

Notre déception est compensée, devons-nous convenir, par une constatation singulièrement apaisante pour notre amour-propre national : ce n'est donc pas uniquement chez nous que la musique est traitée en parente pauvre. Cette condescendance dédaigneuse pour les joies que suscite la musique serait-ce donc un fait universel ?

Expliquer cette lacune par un oubli, une négligence n'est pas moins symptomatique que de l'attribuer à une entière méconnaissance, une négation de sa valeur sociale, de son importance et de ses droits dans la vie industrielle, commerciale aussi bien que dans le développement intellectuel des peuples.

Ce qu'on a pu dire de la littérature, à combien plus forte raison le dira-t-on de la musique : on lui fait le plus grand tort en la mettant sur un inaccessible piedestal. Pour bien des gens, le musicien est une sorte d'être à part, peut-être supérieur à tout autre, mais en tout cas différent et en dehors. Cette opinion, flatteuse à première vue, ne déplaît pas à ses aveugles et imprévoyants bénéficiaires. Il arrive un moment où la musique est purement et simplement évincée du concert des activités humaines. Divine pour les uns, inutile pour les autres, supérieure ou inférieure, elle perd cette humble place à laquelle elle a droit, à défaut d'en obtenir une meilleure.

On me répliquera qu'il n'est pas l'heure de récriminer tandis que, précisément, une saison symphonique et surtout lyrique, une foule de congrès traitant de divers sujets relatifs à la musique sollicitent notre attention au-delà de nos facultés réceptives. — Je ne me tiendrai pas pour battu : les congrès sont des initiatives privées, organisés par des musiciens et tout à fait indépendants de l'Exposition; quant aux concerts et aux représentations lyriques, ce ne sont pas moins des manifestations extérieures à l'Exposition bien qu'elles en dépendent étroitement et même qu'elles soient organisées dans son sein. C'est dans les pavillons des diverses nations, au Palais de la Découverte, que la musique devait être représentée, devait faire partie inhérente d'un ensemble documentaire.

Si l'on est amené à étudier les causes profondes de cet ostracisme, on doit convenir que les compositeurs sont aussi coupables que les peuples sont ingrats. Quels sont, en effet, les musiciens qui assument

une assez large part d'humanité, qui ont une connaissance assez profonde des problèmes de l'heure et qui ont un souci assez constant et assez intense de répondre à ces interrogations, de contribuer à édifier la société nouvelle, le monde nouveau que nous voyons s'établir présentement ?

Il ne s'agit pas d'idéologies creuses, mais, au contraire, d'un contact plus étroit avec la réalité et de cette possibilité, à laquelle peuvent prétendre les très grands artistes, de créer un lien spirituel entre eux et le public, de lui offrir, non pas la pâture qu'il demande, mais la nourriture dont il a besoin et qui est la projection, sur le plan de l'art, de ses aspirations les plus secrètes, les plus inconscientes peut-être.

Cette communion entre le public — considéré comme un phénomène humain et non pas comme un dispensateur de gloire ou de profit — et l'artiste peut s'établir spontanément, et c'est là une des caractéristiques essentielles des époques de prospérité artistique. Une foi commune, une commune tendance de l'esprit ou de la sensibilité établit le lien sans lequel l'art meurt d'asphyxie et devient un jeu de mandarins que rien n'alimente et qui finit par lasser ceux qui le pratiquent. A défaut de cette entente spontanée, il est nécessaire que l'artiste interroge son temps, découvre sous le jeu des apparences les mobiles secrets qui font agir les âmes. Par quel processus, l'artiste véritable intégrera-t-il cette connaissance de son temps dans sa production, nul ne saurait l'analyser, pas plus qu'on ne saurait prévoir ce que sera cette production elle-même.

Qui oserait soutenir, sans rire, que nos musiciens, même parmi les meilleurs, sont les témoins, les guides et les juges de nos esprits inquiets ? Quel rapport existe-t-il entre la musique d'aujourd'hui et l'évolution de notre civilisation, de nos mœurs et de nos concepts ?

La solution simpliste des adeptes de la musique dépouillée, qui ne prétend que distraire et amuser est, tout au plus, un acheminement vers les solutions réelles, non pas qu'elle résolve, même partiellement, le problème, mais parce qu'elle nous incite à la poser, en ruinant le prestige de certaines recherches d'ordre strictement technique et qui aboutissent nécessairement à une complication de la pensée et du langage, à un alexandrinisme du fond et de la forme qui rompent tous les ponts entre l'art et les hommes.

La plus superficielle visite dans les pavillons de l'Allemagne, de

l'U. R. S. S. ou de l'Italie démontre mieux que toutes les gloses à quel point la musique demeure étrangère, dans son essence, à tout ce qui se passe dans les consciences des hommes. Quand elle prétend s'en inquiéter, elle n'est que la dérisoire caricature des gestes ou l'aveugle obéissance à un ordre dictatorial. Or, il ne s'agit pas tant de donner à la masse une distraction ou un motif d'exaltation que de s'adresser aux élites à quel parti politique et à quelle classe sociale qu'elles appartiennent. La foule ne s'y trompe d'ailleurs pas : elle ne retient que ce qui a été conçu pour ceux qui sont la conscience de ses gestes et de ses pensées, jamais ce qui a été fait pour elle.

On pourrait appliquer au destin de l'art la morale ibsénienne : ne sera le véritable ami du peuple que celui qui aura encouru le blâme d'être son ennemi. Les autres : des flatteurs, des laquais. Et ceux-là, on les congédie quand leur office temporaire est terminé.

Il y a donc toute une partie de notre programme, à vrai dire la plus significative, à laquelle nous avons dû renoncer, faute de substance. Il demeure les congrès. Ils sont si nombreux que nous n'avons pu tous les comprendre dans ce fascicule. Nous avons choisi ceux qui nous ont paru les plus importants et, parallèlement à l'exposé de leur objet, nous donnons un article, signé d'une plume particulièrement autorisée, traitant librement, en marge du congrès, l'une des questions mises à l'ordre du jour de chaque congrès, ou l'ensemble de ces questions.

On trouvera en outre le programme des Fêtes de la lumière, quelques critiques sur des manifestations musicales données par la classe V de l'Exposition ou rattachées plus ou moins directement à l'Exposition. La plupart des critiques de ces concerts et représentations paraîtront dans notre prochain numéro, notamment ceux de la S. I. M. C.

Enfin, nous avons demandé à M. Brillouin, chargé d'étudier la question de l'acoustique du Palais Chaillot qui ne sera inauguré qu'en automne, un exposé de son travail, auquel nous avons joint une étude que M. Gonzalez nous a confiée concernant les orgues qu'il a restaurées et qui se trouveront dans cette magnifique salle de concerts, appelée à jouer un rôle de premier plan dans la vie musicale parisienne.

ROBERT BERNARD.